Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 36

Artikel: [Anecdote]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185907

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

du tire-bottes. L'abbé le comprit bien ainsi, et ne bougea pas. Mais l'autre ouvrit les yeux tout grands, et il porta la main à son pied gêné, comme s'il sentait soudain son mal se raviver avec plus de violence.

— Monsieur le ministre, cria-t-il en se penchant vers l'abbé, qui feignait de dormir, monsieur le ministre, dormez-vous?

L'abbé fit le mort.

Le général ne se tint pas pour battu. Il étendit le bras dans la direction du prêtre, saisit celui-ci par un pan de sa soutane, et le tirailla avec résolution, dans le but évident de l'arracher au sommeil.

L'abbé se décida à bouger, et le colloque suivant s'établit entre eux :

— Monsieur le ministre, le supplice que j'endure est affreux. J'espérais que la nuit le calmerait; au contraire, cela va de mal en pis. Impossible de demeurer plus longtemps dans cette maudite botte. Empoignez-la donc, je vous en prie, avec vos deux mains. Pendant que je me cramponnerai au lit, vous la tirerez de votre côté en employant toute votre force. Il faudra bien qu'elle cède.

— Vous voulez que je vous serve de tire-bottes, général?

— S'il vous plaît, et par charité, oui, monsieur.

— Je ne ferai pas cela.

— Vous ne voulez pas me rendre un service si simple?

— Je ne veux pas être votre domestique, général.

— C'est bien, monsieur, n'en parlons plus.

Et le malheureux reprit sa position horizontale, en laissant échapper un gémissement sourd.

L'abbé sentit des scrupules naître dans son cœur. Comme patriote, il ne pouvait éprouver aucune pitié pour les souffrances d'un commandant wurtembergeois, et même il devait s'en réjouir; mais comme chrétien, c'était une autre affaire. Il ne pouvait pas se dissimuler que notamment sa qualité de prêtre lui imposait l'obligation de se montrer compatissant envers un homme qui souffrait. De telle sorte que sa perplexité était extrême, et que tantôt son bon cœur lui soufflait tout bas : « Allons, exécute-toi, retire la botte ! » tantôt sa raison lui répétait : « Pas de faiblesse ! ne retire pas la botte ! »

Pendant que ces sentiments se combattaient dans l'âme de l'abbé, le général, vaincu par la douleur, se redressa de nouveau.

Cette fois, il avait la face bleuie, les yeux injectés de sang. Il devenait effrayant à voir.

— Au nom du ciel, monsieur le ministre, tirez-moi ma botte !

La voix était rauque, brisée, haletante.

L'abbé n'hésita plus. D'un bond il fut auprès du général et saisit la botte entre les mains.

La figure du damné s'épanouit.

« Enfin ! » murmura-t-il avec béatitude.

Mais soudain l'abbé s'arrêta et devint rêveur.

— Eh bien, allez-donc ! hurlait l'autre ; allez donc vite !

L'abbé ne répondit rien... il lâcha la botte.

— Tartèffle !!!...

— Général, dit sentencieusement le curé, je consens à vous ôter votre botte...

— Ah !...

— Mais à une condition.

— Laquelle ?

— Vous allez commencer par m'ôter mon soulier. C'est une question de réciprocité. Donnant, donnant.

— Quelle étrange idée !...

— Je n'en démordrai pas ! C'est à prendre ou à laisser.

Le malheureux Wurtembergeois souffrait le martyre. Il hésita un moment, puis, la douleur l'emportant sur tous les scrupules, il promena autour de lui un regard rapide, et, certain que son humiliation n'aurait pas de témoins, il déchaussa bravement le pied du prêtre. Celui-ci exécuta aussitôt les instructions du général. L'un s'arcbouta, l'autre tira ; bref, nos deux héros s'escrimèrent si bien, chacun de son côté, que peu à peu la lourde machine se mit en marche et que, finalement, le pied dégagé apparut à la lumière.

« Tartèffle ! » soupira mélodieusement le général, et il retomba mollement sur sa couche, les regards demi-clos, les lèvres doucement entr'ouvertes, absorbé dans une volupté délicieuse ; puis il se rendormit immédiatement sans s'inquiéter autrement de son bienfaiteur.

Le lendemain, au point du jour, la colonne wurtembergeoise se reformait sur la grande route, les cavaliers éclairant la marche, l'infanterie massée au centre et les lourds canons roulant en queue. Un petit groupe de paysans, les yeux battus, la mine longue, l'air hébété, comme des gens que l'inquiétude avait tenus éveillés toute la nuit, flânaient sur la place à regarder curieusement le défilé. Il dura bien une heure de temps : quand on ne voyait plus de Prussiens, on en voyait encore. Enfin, la dernière voiture de bagages disparut en haut de la côte, et chacun se mit à voisiner et à se conter librement les événements de la nuit. L'impression générale fut que, en résumé, on avait eu plus de peur que de mal, et que la présence d'un général avait été une sauvegarde pour le pays.

Plusieurs années avaient passé sur cette bizarre aventure, et le curé de*** ne s'était jamais vanté devant personne d'avoir rendu service à un officier wurtembergeois, lorsqu'il arriva qu'un beau matin, comme il était dans sa chambre du haut, le nez enfoui dans ses bouquins, Brigitte, toujours ingambe, introduisit auprès de lui le facteur rural.

Celui-ci, d'habitude, remettait tout bonnement les lettres à la cuisine, et jamais, au grand jamais, il n'avait eu l'occasion de monter au premier. Aussi, dès que le curé l'aperçut :

— Qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui pour moi, mon père François? lui dit-il avec sa belle humeur accoutumée.

— Faites excuse, monsieur, répondit le brave homme, mais il faut que vous signiez. C'est une lettre chargée.

— Une lettre chargée !... pour moi ?

— Pour vous-même, monsieur le curé, et qui vient de loin, oui !

L'abbé considéra l'enveloppe qu'on venait de lui remettre, et il reconnut le timbre de l'empire d'Allemagne. La lettre avait été remise à un bureau de la poste de Berlin. Sa surprise redoubla.

Il lut, il relut l'adresse : « A monsieur l'abbé F****, curé du village de ***, près Coulommiers (Seine-et-Marne)... Cinq cents francs, valeur déclarée. » Il n'y avait pas à dire, c'était bien pour lui, non pour un autre.

Il prit le carnet des mains du facteur, y apposa sa signature, tira de sa poche deux gros sous, qui lui valurent deux profonds saluts. Après quoi, Brigitte emmena en bas le père François pour le faire reposer un brin, et lui verser un verre de vin avant qu'il se remît en route. Puis, l'abbé resté seul rompit méthodiquement les cachets, ouvrit l'enveloppe avec soin, et déploya curieusement une grande feuille de papier qui servait de chemise à un billet de cinq cents francs de la Banque de France. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il aperçut sur cette feuille, non des signes d'écriture, mais un petit dessin à la plume représentant assez grossièrement un ecclésiastique occupé à délivrer un militaire de l'une se ses bottes !

Au-dessous de la composition, on lisait ces mots :

« Le général von Ignotus présente à monsieur le ministre » de *** ses plus respectueux hommages avec ses plus recon- » naissants souvenirs, et il le prie de bien vouloir lui faire » l'honneur d'accepter cette somme d'argent pour les indi- » gents de son village. »

« Eh bien ! c'est égal, s'écria l'abbé avec émotion, tout Wurtembergeois qu'il était, ce diable d'homme-là avait du bon ! »

JUSTIN BELLANGER.

Un jeune allemand, tout fier de savoir quelques mots de français, s'embarque l'autre jour, accompagné de 4 personnes, sur le *Mont-Blanc*. Il demande 5 billets IIe classe, Bouveret-Ouchy.

— Sept francs, lui dit le Caissier.

Le jeune homme le regarde d'un air joyeux et s'en va sans autre forme de procès.

Le Caissier l'interpelle et lui réclame les sept francs.

— Ah!!... fous afre dit à moi : « c'est franc!! »

L. MONNET.